

Anna Banti

# Artemisia

*Roman*

*P.O.L*

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6<sup>e</sup>

## Au lecteur

Une nouvelle façon d'approcher, de faire coïncider la vie d'autrefois et la vie d'aujourd'hui ; un nouveau mode de connivence historico-littéraire ; la tentative d'introduire dans les eaux troubles de l'italien littéraire actuel, les vieilles et limpides sources de notre parler populaire : telles étaient les ambitions du récit intitulé *Artemisia*, dont j'achevais les dernières pages au printemps mille neuf cent quarante-quatre. Cet été-là, en raison d'événements liés à la guerre, qui n'ont, hélas, rien d'exceptionnel, le manuscrit fut détruit.

Espérons, du moins, que ces nouvelles pages parviennent à justifier la triste obstination de ma mémoire, laquelle sans se lasser, au cours des années suivantes, resta fidèle à un personnage peut-être trop aimé. Mais cette fois, le fait de raconter ne soutenait que la forme commémorative du fragment, et la

volonté s'alliait, d'instinct, à une émotion personnelle trop impérieuse pour être oblitérée – trahie : aussi doit-on au lecteur quelques données concernant la vie d'Artemisia Gentileschi, une de ces artistes extrêmement douées, parmi les rares femmes que l'histoire ait retenues. Née en 1598, à Rome, de famille pisane. Fille d'Orezio, peintre de grand talent. Outragée, dès l'adolescence, dans son honneur et dans son amour. Victime d'un infamant procès public pour viol. Elle créa un atelier de peinture à Naples. Elle se risqua, vers 1638, dans l'hérétique Angleterre. L'une des premières femmes qui soutinrent à travers leurs paroles et leurs œuvres, le droit de travailler selon ses aptitudes et la reconnaissance d'une égalité intellectuelle entre les deux sexes.

Les biographies n'indiquent pas l'année de sa mort.

A.B.

« Ne pleure pas. » Dans le silence qui sépare mes sanglots, cette voix est celle d'une gamine qui serait montée en courant et voudrait s'acquitter aussitôt d'une mission urgente. Je ne lève pas la tête. « Ne pleure pas » : le glissement rapide rebondit maintenant comme un grêlon, message, dans la touffeur estivale, d'un ciel haut et froid. Je ne lève pas la tête, il n'y a personne à mes côtés.

Peu de chose existe pour moi en cette aube blanche et difficile d'un jour d'août où je suis assise par terre, sur le gravier d'une allée de Boboli, en chemise de nuit, comme dans les rêves. La tête sur les genoux, je pleure toutes les larmes de mon corps, vraiment, je ne peux pas me retenir. Sous moi, parmi les cailloux, mes pieds nus et gris ; au-dessus de moi, comme les vagues sur un noyé, le morne va-et-vient des gens qui montent et descendent la côte d'où j'arrive, et qui ne peuvent s'occuper d'une femme accroupie en sanglots. Cette foule, à quatre heures du matin, se pousse comme un troupeau

effrayé, pour contempler la défaite de la patrie et confronter ce spectacle aux terreurs d'une longue nuit où les mines allemandes, l'une après l'autre, s'employèrent à bouleverser la croûte terrestre. Sans m'en rendre compte, je pleure pour ce que chacun verra du Belvédère, et ainsi surgissent, à travers mes sanglots ardents, irraisonnés, brins de paille fous, le pont Santa Trinità, les tours dorées, une tasse à fleurs dans laquelle je buvais quand j'étais petite. Et de nouveau, tandis que je m'arrête un instant et que je me ressaisis, car il faudra bien que je me lève, dans mon propre vide, la voix qui dit « Ne pleure pas » m'atteint à peine, comme une vague qui s'éloigne. Quand je lève enfin la tête, ce n'est déjà plus qu'un souvenir, et c'est ainsi que je l'écoute. Découvrant alors la perte la plus douloureuse, je me tais, effarée.

Sous les décombres de ma maison, j'ai perdu Artemisia, ma compagne d'il y a trois siècles ; elle respirait doucement, sur les cent pages où je l'avais couchée par écrit. J'ai reconnu sa voix, tandis que des arcanes de mon esprit blessé jaillit un tourbillon d'images : ce sont, en même temps, Artemisia brûlée, désespérée, convulsée, avant de mourir comme un chien écrasé. Des images très nettes, impeccables, étincelantes sous un soleil de mai. Artemisia enfant, qui sautille entre les artichauts du potager des moines, sur le mont Pincio, à deux pas de chez elle ; Artemisia jeune fille, enfermée dans sa chambre, un mouchoir sur la bouche pour qu'on ne l'entende pas pleurer : et coléreuse, prompte à l'injure, la main levée, les sourcils froncés : et jeune beauté, en grande toilette un peu sévère, un léger sourire sur son visage

baissé, dans ces allées, dans ces mêmes allées : le passage de la Grande-Duchesse est imminent. Sans larmes, sous la cendre des bombardements, je me mets à lui parler : Et la fenêtre de Borgo San Jacopo d'où tu contemplais l'Arno? Le portrait de ton amie, la cantatrice enterrée à Santa Felicita? Mais Artemisia m'échappe, ou bien elle est devenue trop petite, c'est un bébé, mêlée aux enfants des réfugiés qui, sous les arcades, recommencent à hurler de faim. Avec une agilité mécanique, ironique, les images continuent de s'écouler, le monde délabré les sécrète comme une fourmilière ; je ne peux ni les arrêter, ni reconnaître celles qui me tiennent le plus à cœur. La bonbonne de lait à distribuer dans deux heures au dispensaire, la grimace soudaine sur le visage des femmes qui se lamentent, chacune exprimant sa déception et son découragement, les deux mendiantes pleurnichardes, l'épileptique qui demande une drogue introuvable, le poitrinaire au bord de la crise, la chanteuse des rues et sa tuberculose, les cinq garnements qui retirent deux fois leur ration. Par miracle, Angelica, la petite paralytique, ralentit la procession : je me rappelle le bleu céleste de ses yeux, fascinés et trompeurs, et comment sa mère, la marchande ambulante, dit : « Elle est si pieuse. » Devant ce regard, ignorant alors que je perdrais Artemisia, la tentation d'une nouvelle histoire m'avait effleurée ; et tandis que je me demande si Angelica aura très peur, je vois au niveau de sa tête, et avec une précision à laquelle je ne suis jamais parvenue, un petit visage verdâtre de fillette négligée, des yeux qui tirent sur le gris, des traits fatigués, d'une délicatesse altière :

Artemisia à dix ans. Pour mieux me blâmer et se faire regretter, elle baisse les paupières : comme si elle voulait me montrer qu'elle pense à une chose qu'elle ne me révélera jamais. Mais moi je devine : « Cecilia, tu penses à Cecilia Nari ? » Je la sens qui étreint mes genoux, fillette au désespoir. Je ne me suis pas encore relevée, et maintenant mes sanglots ne sont plus que pour elle et pour moi : pour elle, née en mille cinq cent quatre-vingt-dix-huit, ancienne dans la mort qui nous entoure, et désormais ensevelie dans ma mémoire fragile. Je lui avais offert une amie, et même si je ne crois pas pouvoir la lui redonner, comme il arrive parfois aux adultes, il faut que je la rassure. Et dans ma pitié pour elle, je trouve une excuse que je ne maîtrise pas, toute récente. Angelica a les yeux de Cecilia, elle a sa maladie, c'est pour cela qu'elle m'est chère. Je me rappelle, je me rappelle très bien comment les choses eurent lieu.

Cecilia Nari, fille des seigneurs qui avaient une demeure via Paolina, et Artemisia Gentileschi, la fille aînée d'Orazio, peintre pisan à Rome, avaient lié connaissance. La fenêtre du grenier où se trouve la chambre de Cecilia donne sur un escarpement abrupt qu'Artemisia rejoint par bonds en descendant de la Trinità où elle habite une masure ; propriété des Nari, précisément. Sur le monticule qui limite cet escarpement, Artemisia s'arrête, et elle n'a pas peur de tendre son bras au-dessus du précipice pour prendre, sur le rebord de travertin, le goûter que lui offre chaque jour la jeune demoiselle malade. Cette dernière sourit – elle sourit comme Angelica – et s'amuse à redouter qu'Artemisia ne tombe, tandis que l'autre

fait la fanfaronne, danse et saute et laisse pendre d'abord sa jambe droite, puis la gauche, dans le vide. « Tu as vu ? » Elle s'accroupit tout à coup sur l'herbe dure et les pierres, elle mange la pizza ou les gâteaux secs et regarde fixement Cecilia, en lui faisant des signes, des saluts muets, comme si elle s'éloignait en barque. Après, la conversation commence.

« Madame ma mère est sortie », dit Cecilia de sa voix aiguë et criarde, en bombant sa poitrine menue : et l'hirondelle qui plonge pour chercher son nid sous la gouttière ne crie pas autrement. Artemisia écoute avec une grande attention, mais en dodelinant de la tête et en mâchonnant, comme si elle pensait à tout autre chose. « Elle est sortie en carrosse, continue Cecilia, elle va à la fête de la Paix. » Les nombreuses fêtes de Rome sont pour les deux fillettes, autant d'occasions de savourer ensemble le goût d'une liberté solitaire et mélancoliquement aventureuse. Cecilia ne peut bouger, et qui donc emmènerait Artemisia se promener ? Ce sont des jours où même les domestiques, même les religieuses accourent pour les illuminations et les foires ; le palais Nari, complètement désert, est aussi vaste pour la petite prisonnière que la colline du Pincio, sauvage et abandonnée, pour la petite vagabonde. Des brins d'herbe, le silence à peine troublé par le craquement du fauteuil de Cecilia, parvient au ciel limpide. « Et combien de carrosses as-tu ? », demande Artemisia, agressive, mais le regard distrait, serrant entre le pouce et le médius les pattes d'une sauterelle capturée sournoisement. Cecilia hausse ses épaules, semblables à deux ailes cartilagineuses : « Je n'en sais rien, douze, treize... » « Et



aujourd'hui aussi, tu ne peux pas marcher? » Enfant, Artemisia n'était pas sans cruauté, et la voici qui fait mine de lancer la sauterelle sur son amie : son visage se contracte en simulant un effort, et une satisfaction assez terrible pour justifier à elle seule, le hurlement douloureux de Cecilia. « Non, non ! » « Que tu es idiote », dit Artemisia tout à coup devenue gaie et très affectueuse. Elle s'est mise debout, a envoyé l'insecte dans le précipice et elle remonte sur ses épaules les manches de sa robe toute simple, taillée dans un tissu grossier. « Maintenant je vais sauter et je viens chez toi. » Nouveau cri de l'infirmes, tandis qu'Artemisia recule comme pour prendre son élan. Tombée en arrière, bras, jambes et tissus enchevêtrés, elle rit. Ainsi passent les heures.